

mais comme avec d'la misère et toute démoralisée.

—Que l'iable, quoi qu'ça veut dire ?

—L'curé marchait tranquillement derrière et ne parlait point. T'm'app'lit comme ça :

—Agapit, ne vois-tu donc rien au-dessus d'la maison à Cauchois ?

—J'm'e trottis les yeux tant que j'pus, mais je n'vis d'un bord qu'une grand'croix penchée qu'avait rien d'estrodinaire et d'autre bord qu'une vieille hangar avec rien d'ssus, rien à côté, rien d'avant, rien derrière, *any way* ; et pis, pour tout dire, il timbait une neige poudrante qui empêchait de rien ouïr. Mais c'que j'vis ben, par temple, c'est que l'curé avait un air blême de déterré qui m'fit passer un frisson tout l'tour du corps. T'm'demanda encore :

—Ne vois-tu donc rien d'ssus la maison à Cauchois ?

—J'allais ouvrir la bouche pour y répondre, quand un maudit guibou d'malheur, fourré dans la grange à côté d'nous autres, s'met à lâcher un ouac qui m'fit sauter, sans comparaison, comme un crapaud.

—Torrieux ! qu'j'pus m'empêcher d'soupirer, c'ti ça qu'vous voyez, m'sieu l'curé ?

—T'es bête, qu'i m'dit, regarde en arrière, au d'ssus d'la maison à Cauchois.

—Quand j'vous dis que j'vois rien : j'peux pas conter des ment'ries pour vous faire plaisir.

—Eh ben, débarque et mets toué dans mes pistes.

—J'fis ce qu'y m'dit et je r'gardai au d'ssus d'la maison... Ah ! vlim de bout d'ciarge ! i'm'en vient des souleurs inque d'y penser. Le v'la, mes cœurs, c'qui avait. Ecoutez ben. Au d'ssus d'la maison à Cauchois, qu'était noire comm'un four, dans la poudrière, i'était un set de quinze, tout en *full dress*, en train d'danser un rigodon infernal, dans les airs, autour du guiable en personne avec ces cornes pis sa fourche.

—Ça tournait comme un'trombe et pis c'était rouge comme l'enfer. Et pis, ç'avait des faces à l'envers, des mines efflanquées, des vraies gueules en soulier mou ratatiné qui pouvaient pas crier, mais qui s'lamentaient tout bas comme des veaux avec la gourme, su'l respect.

—Et pis, tout d'un coup, su'un coup d'vent et su'un aut'ouac de guibou, v'la tout la gang qui part comme une ripousse... Ah ! les couleuvres ! qu'ils ont même passé au d'ssus d'nos têtes !

—C'est pas qu'sus peureux, mais j'perds pas d'temps pour me bougrer à terre, et pis pour sarcher un'prière à que'que saint du ciel. J'trouvais in'que *ma culpa*, *ma culpa*, *ma culpa*, *ma culpa*, mais, par exemple, j'm'e tapais su'l'stomac comme pour m'le détoncer. A la fin, j'm'e l'vis et tout était dispuru, mais l'curé marmottait une prière itou et il était blême comme un drap.

—Quoi qu'c'est donc que c'ravau, qu'j'lui dis ?

—Tu t'rappelles que j'vous ai r'commandé dimanche, d'pas danser su'l'mercredi des cendres ; eh ben, Cauchois, j'lai entendu dire que j'radotais ; v'la son malheur d'avoir ri du prêtre et d'avoir dansé pendant que son prochain s'mourait. Prie le bon Ieu pour qui soit pas dans l'enfer.

—On se j'tit dans la neige d'avant la grand'croix et l'curé se mit à brailler comme un vrai enfant. Moué, j'avais trop peur pour brailler, c'est ben clair ; et pis quand on a embarqué, j'vous passe mon ticket qu'i a pas eu grand parlement entour nos deux pour le reste du chemin. On avait d'lair bête. On arriva toujours chez Picard au bout de vingt minutes : i'avait viré la crêpe, i'était déjà fret, et pis la Picard braillait.

—L'curé fit qu'que affaire de cérémonie, et pis on retourna au village sans dépincer l'bec. J'débarquai l'curé au presbytère ; i'm'dit encore de prier pour Cauchois, et pis j'pris l'bord de cheux nous... La Nation chantait pas comme de coutume, et même, ça, j'en sus ben sûr, le soleil qui s'levait à c'te heure-là avait l'air triasse effrayant.

—Vous comprenez qu'j'étais pas su'l'train d'aller m'coucher su' c'te vision infernale-là. Le jour se l'vait ; j'm'e dis que j'avais autant d'acquet d'pas rentrer. Pour l'orse, j'traversais l'village, au pas, pour amuser le temps, quand j'rencontre le p'tit Amable Godon qui venait au village d'si fin matin qu'ri d'la fleur. Eh ben, l'véreux, m'dit-i pas qu'en partant d'chez eux il avait entendu un bruit d'enfer aux Roches Rouges, ce l'autre côté du lac ! Et pis moué

qu'avais justement vu driller mes danseux de c'côté, vous crairez qu'ça a pas lambiné pour donner une portion à Fifi et pour gagner les Roches Rouges...

—A c'te heure, les enfants, crayez-moué ou bien crayez-moué point, v'la c'que j'ai vu ! La glace était défoncée et au ras des Roches, y'avait du sang sur la neige avec des traces de griffes. La famille du rénégal était venue finir là son sabbat avec le iable qui les avait nayés !...

—Y a trente ans d'ça, les enfants, et allez demain aux Roches Rouges du lac Simon, qu'i ont été baptisées "La Roche du Manitou," d'puis c'temps-là : vous voirez le rigodon du iable et toutes les faces râleuses su' la pierre, rentrées d'dans. Canard Blanc et les aut'sauvages ne tireraient pas une pardrix sur c'te pointe-là pour an terre en bois d'boute. C'teux autres qui l'ont appelée la Roche au Manitou, mais moué, j'sais ben, les enfants, qu'c'est pas l'manitou mais bien l'iable qui a faite c'saccage là, l'iable en parsonne qu'i a été nayé ceuses qu'i avaient dansé su' l'carême. Et pis vous voulez à c'te heure que j'vous laisse danser après minuit, su' l'mécardi des cendres ?... C'pas sacrant !

—Poméla, achève de brailler, et arrive prendre un coup avec nous autres. Voyons, Ti-Pite, innocent, tu comprends donc pas que ça veut dire de passer la diche.

—A la vôtre et ensemble pour montrer qu'y a parsonne de fâché."

LOUVIGNY DE MONTIGNY.

NOS GRAVURES

LE CONSUL DE FRANCE

L'intérêt que nous attachons à toutes les œuvres françaises, qui rappellent à la fois nos luttes soutenues depuis trois cents ans, et les importants développements de notre race dans les différentes sphères du travail et de l'initiation intellectuelle, nous engage à rendre hommage à tous ceux qui ont contribué à raffermir nos attaches avec la mère patrie.

M. A. Kleczkowski, dont nous reproduisons le portrait en première page, est un de ceux qui ont le plus directement droit à notre reconnaissance. Depuis qu'il est consul général de notre pays, il n'a cessé de multiplier ses efforts : par voie diplomatique, par ses discours et par sa présence à toutes les assemblées, afin de protéger notre commerce ou relever l'éclat de toutes les manifestations patriotiques françaises telles que : l'érection de monuments glorifiant nos héroïques ancêtres ; l'inauguration de cours littéraires qui nous initient aux perfectionnements que nous pouvons apporter à notre parler, en nous inspirant de cette langue si pure qui depuis cinq cents ans a placé la nation française en tête des nations civilisées et des plus belles productions de l'esprit humain ; enfin par son appui à toutes les fêtes de charité et son assiduité à protéger la diffusion des arts, même sous leur plus modeste aspect. M. Kleczkowski est susceptible d'entraînement devant une belle exécution musicale et il est même un appréciateur intelligent, c'est pourquoi nous trouvons son indulgence méritoire et son dévouement d'autant plus louable quand nous le voyons assister, avec bienveillance aux concerts dont la tentative, peut-être timide, dénote un effort sérieux qui autorise l'encouragement. Le Cercle Ville-Marie et la Société Française de Bienfaisance ont été très sensibles à son patronage, et se joignent à tous nos Canadiens-français pour lui exprimer leur vive sympathie et l'espoir qu'il restera longtemps encore parmi nous.

M. NISARD, AMBASSADEUR DE FRANCE AU VATICAN

Le choix de M. Nisard, pour diriger l'ambassade de France près le Vatican, reçoit l'assentiment universel. Il est difficile en effet de rencontrer un diplomate qui possède mieux les conditions traditionnelles du métier.

Grand, mince, de tournure élégante et de manières invariablement aimables, il a franchi lentement, dans les bureaux du quai d'Orsay toutes les étapes de la carrière, et il a conquis tous ses grades par son travail

et son intelligence. On peut dire de lui, sans exagération, qu'il est de tous les Français de notre temps, y compris quelquefois les ministres sous lesquels il a servi depuis neuf ans en qualité de chef de direction politique, celui qui connaît le mieux l'échiquier des affaires internationales. En toute occasion, et souvent dans les conjonctures les plus graves, on l'a vu armé d'un bon sens et d'un sang-froid peu communs. J'ai à peine besoin de faire remarquer que le choix de M. Nisard a été accueilli avec beaucoup de faveur par le Saint-Siège, qui a pu apprécier souvent la modération de son esprit et l'impartialité de son jugement. Entre lui et le cardinal Rampolla les relations seront excellentes.

M. CONSTANS, AMBASSADEUR A CONSTANTINOPLE

M. Constans était avocat, professeur de droit, adjoint au maire de Toulon, révoqué par le Seize-Mai, lorsqu'il fut élu député, le 20 février 1876. Il joua d'abord un rôle assez obscur, ayant une certaine appréhension de la tribune et ne dépensant volontiers sa verve méridionale que dans les couloirs. Il était un des familiers et un des confidents de Gambetta.

M. Constans a été ministre dans les différents gouvernements qui se succédèrent depuis 1879 ; il s'y acquit une réputation d'habileté, de fermeté et d'autorité, surtout dans sa guerre contre le boulangisme, qui en a fait le ministre à poigne de la troisième République. Il est, depuis 1883, sénateur de la Haute-Garonne. Il a été envoyé en mission temporaire en Extrême-Orient, pour terminer les négociations du traité franco-chinois, et en 1887 il a été nommé gouverneur général de l'Inde-Chine ; il a occupé ces fonctions pendant une année, et sa gestion a été l'objet des critiques les plus violentes.

APRÈS LE NAUFRAGE

Lorsque le naufragé n'a pas la chance d'atterrir ou d'être recueilli par un navire, la ceinture de sauvetage devient pour lui un instrument de torture qui ne sert plus qu'à prolonger cruellement son agonie. Ballotté au gré des vagues, il flotte encore pendant de longues heures, et jusqu'au moment où le prend la mort tardive mais certaine, son regard éperdu interroge en vain les vastes solitudes de la mer et du ciel qu'animent seules les bandes de goélands planant et tourbillonnant curieusement avec des cris lugubres au-dessus de l'épave humaine.

AUMONE RÉCOMPENSÉE

Un curé de campagne, dans le fond de la Province, avait l'habitude, tout pauvre qu'il était, de ne jamais refuser l'aumône à un malheureux.

Cependant, un matin, il entend sa servante renvoyer un mendiant sans lui rien donner. Vite, il accourt et demande pourquoi ses intentions formellement exprimées ont été méconnues.

—C'est parce qu'il n'y a plus rien à la maison, Monsieur le curé.

—Donner au moins du pain.

—Ce qu'il en reste est nécessaire pour votre repas et pour le mien.

—C'est égal, donnez-le.

Et la servante, forcée d'obéir, ne le fit pas sans murmurer. Le pauvre était à peine parti, qu'un paysan frappait à la porte du presbytère : il conduisait un âne chargé de provision, et quand il eut pénétré dans la maison, il dit à son pasteur : " Monsieur le curé, aujourd'hui ma femme a fait du pain, elle a pensé que nous devions vous en offrir ; elle a voulu ajouter du gâteau, des œufs, quelques poules, et je viens vous apporter de bon cœur le cadeau du ménage."

Touché de cette aimable attention de la Providence, le charitable prêtre, après de vifs remerciements, alla droit à son église, et là, prosterné au pied du tabernacle, il prononça ces paroles de foi et d'amour :

" Mon Dieu, vous êtes un étrange maître : on ne peut plus rien faire pour vous. Si j'en donne long comme le doigt, vous m'en rendez long comme le bras !"